

IN MEMORIAM

ELISABETH BEHR-SIGEL

C'était une vieille, et même une très vieille dame, toute menue mais douée d'une intelligence vive, d'une mémoire solide comme un roc — elle était notre « mémoire vivante » de l'orthodoxie au XX^e siècle —, d'une vitalité peu commune, d'une capacité d'ouverture et de compassion envers son prochain, qui en faisaient une des personnalités les plus attachantes du monde orthodoxe français et même européen, de ces dernières décennies. Surtout si, comme moi, on a eu l'honneur d'avoir été tenu dans ses bras le jour de son baptême — mais, il y a peu, elle me promettait qu'elle ne recommencerait plus...

Elle est un grand témoin de la rencontre entre la France, et plus généralement l'Occident, et la Russie. Née à Strasbourg en 1907, elle semblait destinée, à l'issue de ses études de théologie à la Faculté protestante, à entrer dans le ministère pastoral pour lequel elle avait déjà reçu une délégation auprès d'une paroisse. En réalité elle deviendra professeur de philosophie. Après son départ à la retraite, et à partir d'une rencontre internationale de femmes orthodoxes, une des premières du genre, au monastère d'Agapia en Roumanie (1976), la voilà intérieurement prête à se lancer dans une vaste réflexion sur la place de la femme dans l'Eglise. Elle tentera, avec tact et fermeté, de relever l'audacieux défi de la modernité lancé aux Eglises orthodoxe et catholique, concernant le possible accès de la femme au sacerdoce ministériel. Quelle que soit son opinion personnelle sur la question, Elisabeth Behr-Sigel a le mérite de porter ce défi devant la conscience orthodoxe. Prudente, car elle n'ignore pas le poids de la tradition et les réactions spontanément négatives de milieux ecclésiastiques qui ne sont pas toujours prêts, ni armés, à le relever, elle invite à repenser, à revaloriser le rôle de la femme dans l'Eglise à tous les niveaux, y compris la remise en honneur de fonctions spécifiques, comme celles des diaconesses. Elle-même a exercé une charge d'enseignement de la théologie auprès de l'Institut Saint-Serge à Paris ; elle a assumé, avec tact et dévouement, les fonctions de marguillière dans sa paroisse de la capitale, et fut, pendant quelques années, consultante auprès de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France (à l'époque, Comité interépiscopal). Tous ses propos sur la femme n'ont rien de théorique, ils sont le fruit des méditations d'une grande dame qui a mis ses

compétences et son abnégation au service de l'Eglise. Ils illustrent par là, autant que faire se peut dans les conditions actuelles de l'orthodoxie, la parole de saint Pierre sur le sacerdoce royal des fidèles, entendant par là que tout baptisé a une fonction sacerdotale à remplir dans l'Eglise. « Mal connue, la face féminine du christianisme orthodoxe reste encore à explorer », écrivait-elle à juste titre.

Elle se rapprocha de l'orthodoxie à l'occasion d'événements qui joueront un grand rôle dans sa vie : son mariage avec un Russe, dont elle aura trois enfants qui sont profondément engagés dans la vie de l'Eglise (une de ses filles est la femme d'un prêtre) ; sa rencontre avec des théologiens russes prestigieux comme le père Serge Boulgakov, dont elle garda un souvenir lumineux ; avec des grands spirituels comme le père Lev Gillet à la mémoire duquel elle a écrit une immense biographie qui retrace la vie de ce moine de l'Eglise d'Orient conjointement avec celle de l'Eglise orthodoxe au cours du XXe siècle ; sans oublier Paul Evdokimov, l'ami de longue date, avec lequel elle partageait son enthousiasme pour le monachisme intériorisé (voir *Un moine dans la cité*, Alexandre Boukharev), la dimension kénotique de la spiritualité russe, sur l'histoire de laquelle elle a fait œuvre de pionnier en langue française (voir *Le Christ kénotique dans la spiritualité russe*). Aiguillonnée par le besoin de comprendre la modernité, consciente des limites du témoignage d'une orthodoxie pauvre, parfois repliée sur elle-même, elle a toujours voulu penser le monde dans lequel elle vivait à la lumière du Christ et de l'Evangile.

Parmi les multiples facettes de cette riche personnalité, il faut justement souligner l'importance de la Bible, la dimension évangélique de la foi chrétienne, qu'il faut sans cesse rappeler à une Eglise portée sur le déploiement ritualiste, et dont les rites sont profondément enracinés dans le tuf des Ecritures. Dans ce ressourcement évangélique de la vie, elle est très proche du « Moine de l'Eglise d'Orient » qui portait en lui l'amour et la compassion du Christ après avoir vécu une expérience singulière, comme un éblouissement, au bord du lac de Tibériade. Passionnée par les grandes questions que soulève notre époque, elle ne pouvait qu'être ouverte aux efforts des autres Eglises pour les résoudre en commun dans les instances œcuméniques. C'est ainsi qu'elle a inlassablement animé par ses interventions, ses conférences, d'innombrables réunions entre chrétiens de diverses origines, donné des cours à l'ISEO (Institut supérieur d'études œcuméniques), et assumé la charge de vice-présidente orthodoxe au sein de l'ACAT (Action des chrétiens pour l'abolition de la torture).

A la lecture de ses écrits nous entrons dans l'intimité d'une vieille dame pleine de chaleur et de lumière, témoignant de la place irremplaçable que la femme peut, que dis-je, doit, occuper dans l'Eglise, elle a su ouvrir les plus

larges perspectives sur une pensée solidement appuyée sur la Tradition. C'est à Elisabeth Behr-Sigel que l'on fit appel pour tracer les grandes lignes de la tâche qui attend l'orthodoxie à l'aube du troisième millénaire, lorsqu'elle fut invitée à l'ouverture de l'Institut de théologie orthodoxe de Cambridge où elle prononça un discours sur « Les tâches de la formation théologique orthodoxe au XXI^e siècle ». *Last but not least*, tous ces écrits portent la marque d'un style savoureux, d'une richesse et d'une élégance rares sous une plume théologienne, de ce style dont Buffon disait qu'il est « l'homme même » (pardon, « la femme même »).

On appelait affectueusement Elisabeth Behr-Sigel notre « Mère » dans l'Eglise. Probablement parce jusqu'à la fin de sa très longue vie, elle avait su rester toujours jeune dans sa personne et sa pensée.

Michel Evdokimov